

L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE,

SEUL ORGANE INTERNATIONAL, PARAissant TOUS LES JOURS A MADRID,
JOURNAL POLITIQUE, INDUSTRIEL, AGRICOLE, FINANCIER, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

Ce journal paraît en deux éditions : Le matin, en ESPAGNOL; et le soir, EN FRANÇAIS.

Este periódico sale en dos ediciones: Por la mañana, en ESPAÑOL; y por la tarde, en FRANCÉS.

A MADRID. — tout ce qui concerne la Rédaction doit être envoyé au Directeur de L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE, Calle del Sordo, 37.

Pour les abonnements, les réclames, les annonces à insérer, s'adresser à l'Administration du JOURNAL, Calle del Sordo, 37; ou chez MM. Bailly-Ballière et Duran, libraires.

PRIX D'ABONNEMENT :

	1 mois.	3 mois.	6 mois.	1 an.
MADRID.....	16 fr.	45 fr.	90 fr.	180 fr.
PROVINCES.....	20	60 fr.	120 fr.	240 fr.
FRANCE ET AUTRES PAYS.....	6 fr.	18 fr.	36 fr.	72 fr.
OUTRE-MER, LES ANTILLES ET LES COLONIES.....	8	20	40	80

Les abonnements commencent le 1er et le 15 de chaque mois.

Pour les abonnements, les annonces et les réclames à insérer, s'adresser :

DANS LES PROVINCES, chez tous les libraires; à Barcelone, chez M. Bonnebault, libraire, Rambla del Centro.

A LISBONNE, chez M. Plantier, libraire.

A PARIS (pour toute la France), à l'Agence du JOURNAL, chez M. Ern. Clair, rue St-Marc, 30.

A LONDRES, Leicester Square, 49.

A BRUXELLES, à l'Office de publicité, Montagne de la Cour.

MADRID LE 14 AVRIL.

Notre programme est tout entier dans notre titre: nous ne voulons être, en Espagne, que l'écho de la grande voix politique qui, partie de la France, a proclamé jusqu'en Orient l'indépendance de toutes les nationalités.

Les peuples n'ont plus à craindre aujourd'hui d'être menacés dans leur existence et dans leurs droits; faibles ou puissants, tous sont égaux désormais devant les lois de la pacification et de la solidarité universelles. Cette magnifique transformation de la vieille politique européenne, cette véritable mutualité internationale, doivent se résumer en immenses bénéfices pour toutes les nations civilisées et spécialement pour celle dont les progrès et la fortune nous touchent de si près.

L'Espagne n'a jamais joui d'une sécurité plus profonde à l'extérieur; jamais, à aucune époque de son histoire, l'invulnérabilité de son territoire n'a été plus solidement garantie. Ses frontières ne sont plus aux Pyrénées; elles sont au cœur de Paris et de toutes les capitales de ses fidèles alliés. Elle a un sceur dans la France et une sœur dévouée jusqu'aux plus héroïques sacrifices du désintéressement.

Délivrée de toute inquiétude à l'extérieur, l'Espagne n'a donc plus qu'à concentrer sur sa prospérité intérieure la puissance de ses ressources et de son génie. Elle dispose des plus nombreux éléments de fortune que jamais la Providence ait départis à ses nations favorites. Son sol est d'une fertilité merveilleuse; ses mines de fer, de houille, de plomb, de zinc, de mercure, d'argent, etc., etc., sont plus abondantes, plus inépuisables que dans aucune autre contrée d'Europe; ses ports de mer sont échoués sur une vaste étendue de côtes baignées par l'Océan et la Méditerranée, et plusieurs d'entre eux rivalisent avec les meilleurs de France et d'Angleterre.

Malheureusement ces terrains si féconds, ces gisements si riches, ces ports si admirablement situés n'ont pas encore donné les magnifiques résultats que l'on était en droit d'en attendre. Négligés, oubliés par ceux qui les possèdent, à peu près inconnus du reste du monde, ils ont été stérilisés par l'indifférence des uns et par l'ignorance des autres.

Comment l'Espagne réussira-t-elle à vivifier tant de précieux trésors? Comment réappra-t-elle sur ses enfants les innombrables gisements qu'elle recèle dans son sein? En appelant d'abord à elle tous les hommes de cœur, d'intelligence et de travail; en s'assurant ensuite à l'intérieur une indépendance et une sécurité aussi profondes que celles dont elle jouit à l'extérieur.

Et bien! C'est à ces hommes de cœur et de talent que nous venons apporter notre modeste concours, pour les aider à exploiter et à connaître partout les ressources agricoles, industrielles et commerciales de leur patrie; c'est à cette indépendance et à cette sécurité intérieure que nous désirons consacrer notre dévouement et nos forces.

Malgré la bonne volonté dont nous sommes animés, notre voix restera sans écho, notre publicité sans effet, si nous n'étions pas bien résolus à tenir toujours haute et ferme une bannière.

nière digne de rallier tous les bons espagnols à nos principes et à nos projets; cette bannière s'appelle la fusion des partis et nous l'arborons hardiment comme le plus glorieux emblème du salut et de l'indépendance de toutes les nations civilisées.

Des hommes de cœur et d'intelligence! Il y en a beaucoup en Espagne; mais depuis trop longtemps la division s'est glissée dans leurs rangs, et, privés qu'ils étaient du puissant levier de l'union, ils ont vu leurs plus nobles efforts paralysés, anéantis. Nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour contribuer à faire disparaître au plus vite une si triste cause d'affaiblissement et de dissolution.

L'unité d'action est nécessaire à tous les gouvernements, à tous les peuples qui veulent vivre et prospérer. Du moment qu'elle n'existe pas au sommet de l'Etat, les partis entretiennent à la base une agitation incessante, si bien que toutes les classes sociales finissent par s'abîmer dans le gouffre creusé sous les pas du Pouvoir. Les intérêts généraux ont toujours d'autant plus à souffrir que les amours-propres et les individualités hostiles réussissent à conquérir plus de satisfactions et de privilèges. Est-ce à jamais condamnée toute nation qui ne personifie pas sa politique dans un système bien arrêté, dans une fusion bien franche et bien intime de ses hommes d'Etat, de ses enfants les plus éclairés et les plus dévoués.

Si l'Espagne ne veut pas épuiser ses forces en les divisant, il faut, de toute nécessité, qu'elle les concentre résolument dans la Monarchie; il faut qu'une volonté de fer imprime enfin une direction vigoureuse et populaire à tous ses rouages administratifs. Alors elle verra régner partout l'ordre et la tranquillité, alors elle aura vaincu pour toujours les révolutions et l'anarchie, alors seulement tomberont à ses pieds les chaînes qui, pendant tant d'années, ont garrotté son courage et ses bras.

Cette fusion des partis que nous appelons de tous nos vœux est le premier besoin du présent, parce que, sur son drapeau, est inscrite la première garantie des progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Elle signifie l'ordre dans la liberté des bras et des capitaux; la sécurité dans l'union des intelligences et des cœurs de tous les citoyens. Aussi bien ne nous lasserons-nous jamais d'en préconiser les bienfaits et d'en préparer la triomphale.

Indépendante de toute influence de coteries ou de partis, notre politique, à nous, se résument constamment dans un appel énergique au patriotisme des personnes, à la conciliation des intérêts. Elle prêchera le libéralisme, le progrès, la conservation, selon que libéraux, progressistes ou conservateurs déploieront plus de courage contre les tentatives révolutionnaires et anarchiques, présenteront plus de garanties au développement de la richesse morale et matérielle du pays. Mieux que cela encore, elle s'efforcera de faire oublier des dénominations qui rappelleraient trop les divisions politiques du passé; elle ne reconnaîtra, en un mot, que le drapeau sous lequel fraterniseront tous les représentants de l'ordre, du progrès et du bien-être général.

Encore une fois, nous n'avons d'autre but que d'apporter notre pierre à l'édifice de la prospé-

rité espagnole; sa consolidation sera notre seule, notre plus belle récompense. Nous voulons une Espagne florissante, grande, forte, vivace, digne d'elle-même et toujours aussi indépendante à l'intérieur qu'elle l'est à l'extérieur. Nous applaudirons de tout cœur à ses succès parce que sa fortune sera celle de la France, celle de la civilisation tout entière.

Notre nationalité nous défend assez de tous soupçons d'égoïsme ou d'ambition personnelle pour que notre intervention dans les grandes questions politiques qui s'agitent ou s'agiteront en Espagne ait, au moins, la valeur du désintéressement et de l'abnégation; nous n'avons donc pas à insister sur ce point.

Au moment où nous reprenons notre modeste rôle dans la presse Madrilène, nous aimons à espérer que nos honorables confrères voudront bien nous continuer la bienveillance et les sympathies dont ils nous ont donné naguères tant de preuves. Ils nous trouveront, dans tous les cas, toujours prêts à populariser, avec eux, les généreuses inspirations de leur patriotisme, et nous considérerons comme une bonne fortune les occasions où nous sera permis de leur être agréables. En travaillant, à leurs côtés, pour la défense des intérêts Espagnols; nous ne cesserons pas d'être Français, parceque, répétons-le, l'Espagne est plus que jamais la sœur bien aimée de la France.

Le directeur gérant, rédacteur en chef,
A. REISTROFF DE ROCHEBRUNE.

NOUVELLES PRINCIPALES.

L'heure de nous mettre à l'œuvre est venue, et nous nous trouvons, dès le début, en présence de plusieurs questions de politique extérieure si importantes, si vivement agitées par les journaux de tous les pays, que nous n'avons point à hésiter pour le choix des événements sur lesquels devra être appelée l'attention de nos lecteurs.

La paix rendue à l'Europe a laissé survivre de nombreux débats diplomatiques, et les peuples en suivent toutes les phases avec cette sollicitude ardente qu'inspirent à chacun d'eux le sentiment de sa conservation, le besoin de sécurité, sa foi nationale et les aspirations incessantes vers les promesses de l'avenir.

Dans la limite de modération, de fermeté honnête et d'indépendance, qui est la base de notre mission, notre devoir est donc naturellement tracé.

Les événements marchent; chaque jour amène ses éventualités et emporte ses souvenirs; chaque heure enfante son œuvre; aussi de chaque pays nous sentons palpiter des tendances, des desirs, des élans patriotiques, parfois des passions, toujours des intérêts immenses. Tout mouvement nous commande; nous le suivons résolument, mais il ne nous entraînera jamais.

Par ordre d'importance, le vaste champ de bataille de l'Inde appelle le premier nos regards.

Le courrier le plus récent est celui que nous a apporté le *Candia* arrivé à Suez le 29 mars; il annonce la prise de Luknow par le général Campbell, la mise en fuite de l'armée indienne vers le centre du pays d'Oude et le progrès évident des forces britanniques.

Les journaux d'Angleterre et de France ne jugent pas unanimement la portée de ce nouveau succès; les uns le proclament comme une grande et décisive victoire, d'autres s'attachent à prouver que la prise de Luknow déplace le combat sans

rien décider; ni les uns ni les autres ne caractérisent exactement la situation.

C'est entre ces deux extrêmes qu'il faut placer la vérité; il convient de reconnaître, à la fois, que l'armée des indous révoltés a perdu sa place la plus forte, son refuge stratégique le plus précieux et, par suite, marche à sa ruine; mais aussi, que les milliers d'insurgés qui couvrent le territoire d'Oude promettent aux anglais malgré les raisonnements du *Morning-Post*, une longue et rude guerre. Le caractère seul de la lutte a changé: aux grands combats vont succéder les petites rencontres, mais incessantes, multiples, meurtrières, et la pacification de l'Inde coûtera encore bien du sang.

Le Monténégro est né de la guerre, il a vécu par la guerre, et vient de s'engager de nouveau dans un violent conflit. Les batailles et les querelles sont toute son histoire; mais le temps nous semblerait venu d'y substituer un régime plus productif et moins périlleux.

Les chrétiens de l'Herzégovine et de la Bosnie se sont soulevés, il y a deux mois, contre les autorités ottomanes. Les monténégrins, poussés par leur traditionnelle horreur des Turcs, se sont imprudemment mêlés à l'insurrection pour soutenir leurs corréligionnaires. Des complications très faciles à comprendre, mais trop longues à détailler ici, ont été le résultat de cette violation du territoire et des droits de la Sublime Porte. Le Sultan a eu le tort très grave, pour le souverain d'un vaste empire, de s'opposer à la révolte que des forces insuffisantes, et la protection que le Czar de Russie conserve au prince Danilo menaçait de rendre plus difficile encore une solution.

Heureusement l'Autriche a adopté ouvertement la cause du Sultan, lui a offert le droit de passage pour ses troupes sur le sol autrichien, et a condamné à l'immobilité les monténégrins que la crainte, selon l'usage, peut seul ramener à la sagesse. Tel est le résumé très rapide des derniers événements, dont nous suivons attentivement les conséquences.

Ajoutons, du reste, que la prochaine réunion d'un congrès, à Paris, est considérée comme nécessaire, comme positive; et que le sort des chrétiens dans l'Empire turc y sera certainement très discuté.

La situation est de plus en plus tendue entre la cour de Turin et celle de Naples. Les deux extrêmes de l'Italie se menacent; le contraste complet qui sépare leurs tendances et leurs régimes politiques a donné source à une véritable hostilité. Cette attitude mutuelle, si violemment agitée par le procès du *Cagliari* et par les instigations peu pacifiques de l'Angleterre, nous paraît déplorable, et si la France est appelée à intervenir, nous désirons sincèrement qu'elle fasse entendre ce langage de calme et de loyale sagesse qui a donné depuis quelques années tant de poids à ses conseils.

L'attitude des populations italiennes en Lombardie révèle une profonde antipathie contre le gouvernement autrichien. On ne saurait trop attester, cependant, le zèle, la bienveillance, les soins administratifs que l'Archiduc gouverneur met en œuvre pour faire aimer la dynastie qu'il représente et pour affermir son pouvoir. Ses efforts mériteraient incontestablement plus de succès.

L'Amérique continue à envoyer à l'Europe les nouvelles de ses agitations.

Le Mexique, si tourmenté par sa guerre civile, est menacé d'une nouvelle révolution par les flibustiers de Walker à la tête desquels vient de se placer le colonel Lockridge.

Les Mormons sont organisés dans les pays saints de l'Utah sur un véritable pied de guerre et le gouvernement des Etats-Unis, se dispose, une fois de plus, à les combattre.

A Lima, une tentative de révolte a été réprimée; mais la ville d'Arequipa (Pérou), moins heureuse, a été prise par Vivanco, et le bombardement y a laissé un amas de ruines.

cou, et l'on croyait encore dans son candide sourire et dans ses grands yeux, d'un bleu limpide et tendre, quelque chose de ce regard et de ce sourire que les poétiques imaginations prêtent aux anges.

Un érudit de l'endroit, le fils du syndic, ayant découvert que perle était synonyme de Marguerite, l'avait appelée *Perle de Gravelines*, et ce nom, qu'elle méritait si bien sous tous les rapports, lui était resté.

On sait l'empire que la beauté exerce, même sur les hommes les plus grossiers. Nonobstant les négations impies et le flétrissant scepticisme, le préjugé honteux des sociétés en décadence, caractère distinctif des temps malheureux où nous vivons, l'empire de la vertu est plus incontestable encore. Cette double influence de la vertu et de la beauté, les marins la subissent dans toute sa plénitude, car ces hommes si incultes, si peu façonnés aux mœurs et aux usages de nos grandes villes, n'ont bien souvent de rude que l'écorce. Marguerite était aimable, bonne, polie envers tous, mais nul n'aurait osé se permettre à son égard la plus petite liberté, ni même tenir en sa présence le moindre propos licencieux.

Quelquefois, aux chansons de gaillard d'avant, naïves et originales, aux pathétiques complaintes de naufragés ou de suppliciés, aux refrains guerriers et patriotiques, aux chants tolérés, enfin, l'abus des libations alcooliques portait bien à faire succéder des couplets grois, obscènes même; mais, alors, la mère Giraud n'avait qu'à se montrer, le regard sévère et la parole impérieuse, pour faire cesser tout-à-coup les téméraires chanteurs.

La bonne contenance de l'hôtesse sauvait ainsi toujours la morale, comme elle prévenait également les rixes; et quand, par extraordinaire, l'ordre venait à être troublé, il n'était jamais besoin de recourir à la force armée pour le rétablir.

Le *Pommier fleuri* avait atteint l'apogée de sa prospérité pendant la courte paix d'Amiens. On était aux premiers jours de l'automne de 1802. A

En Europe, des événements aussi déplorables soulevaient tous les esprits et mettaient en émoi toutes les cours; en Amérique ce sont des faits ordinaires et les désordres du lendemain ont bientôt fait oublier ceux de la veille.

Nos dernières correspondances de New-York, nous assurent, enfin, que le Sénat vient d'adopter le bill relatif à l'admission du Kansas dans la Confédération des Etats-Unis avec la Constitution Lecompte. Cette constitution consacre l'esclavage, tout en instituant un gouvernement républicain.

Cette alliance incroyablement de la servitude et des libertés démocratiques est un des plus curieux phénomènes politiques auxquels l'Amérique puisse nous faire assister. Elle nous a accoutumés depuis longtemps à ne nous étonner de rien; mais ce spectacle ne devient-il pas plus étrange encore, lorsque nous voyons le Nouveau-Monde, républicain égalitaire, légaliser une fois de plus l'esclavage, au moment même où dans l'Empire russe cette terre classique de l'autocratie, le Czar, Alexandre II, inaugure l'émancipation des serfs et le réveil de la dignité humaine?...

A. DE LANAUD-ROLLAND.

Londres, 9 avril.

Le grand jury, après quatre heures de délibération, a mis Bernard en accusation, sous la prévention de meurtre. Le procès commencera lundi.

(Id.)

Londres, 10 avril.

Le prince de Galles est parti pour l'Irlande. Le prince de Galles se rend à Lisbonne. La comtesse de Persigny va mieux.

Le Times combat la combinaison du télégraphe austro-indien.

(Havas.)

Londres, 12.

L'Angleterre va augmenter et améliorer sa marine. Sir Packington a présenté dans ce but un budget beaucoup plus important que celui de l'année dernière.

Il résulte du procès de la reine d'Oude que la Perse a pris part à l'insurrection de l'Inde. Le roi d'Oude est toujours prisonnier.

(Globe.)

Salerno, 8 avril.

Un décret royal de ce jour accorde au mécanicien Park l'autorisation de retourner en Angleterre. Il est mis hors de cause.

(Globe.)

Naples, 12.

Le gouvernement napolitain se montre disposé à accepter l'arbitrage d'une puissance Européenne dans ses différends avec l'Angleterre, à propos de la capture du bateau *Le Cagliari*. On dit qu'à suite du langage des journaux anglais qui demandent la guerre contre Naples et de l'appui que, dans cette affaire, l'Angleterre prête à la Sardaigne, Naples réclame le secours de l'Autriche.

Berne, 9 avril.

Le docteur Kern est retourné avec sa famille à Paris, où il doit, dit-on, présenter diverses considérations du Conseil fédéral suisse au sujet des nouveaux consulats.

(Id.)

Berlin, 9 avril.

La Prusse vient d'aplanir généreusement le différend qui avait surgi entre les Etats riverains du Rhin, à propos de la construction d'un pont fixe à Cologne; elle a consenti à donner au tablier du pont une élévation de cinquante-trois pieds au-dessus du niveau moyen des eaux, et a pris à sa charge les indemnités à payer aux bateliers, en renonçant à tout péage.

(Le Nord.)

Berlin, 9 avril.

La diète de Francfort n'a pas tenu de séance aujourd'hui. Le gouvernement hanovrien a rédigé un mémoire dans lequel il conclut au rejet des propositions danoises.

Paris, 13.

Les séances du corps législatif se termineront le premier mai.

FEUILLETON

DE L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE.

LA PERLE DE GRAVELINES,

PAR CASIMIR HENRICY.

I.

LE POMMIER FLEURI.

Parmi les premières maisons qui s'offrent à la vue, lorsqu'on débarque dans le petit port de Gravelines, on remarque un disgracieux bâtiment d'où s'exhale une forte odeur de poisson, qui, mêlée aux émanations des varecs de la plage et à certain parfum asphyxiant de goudron qu'envoient les chantiers, chatouille très désagréablement les nerfs olfactifs. C'est un magasin où l'on sale du hareng. Mais sur l'emplacement qu'occupe cette construction, siège d'une industrie plus utile que séduisante, était, en 1802, époque où commence l'histoire que je vais raconter, l'établissement du *Pommier fleuri*, dont tous les vieux marins de l'endroit ont gardé le souvenir.

Le *Pommier fleuri*, qui appartenait à la mère Giraud, veuve d'un ancien maître d'équipage, était le débit de boissons le plus propre et le mieux achalandé de Gravelines. La maison n'avait qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et c'était dans une vaste pièce de ce rez-de-chaussée que s'attablaient les consommateurs.

Au-dessus de la porte se balançait une planche carrée où, sur un fond bleu-clair, quelques raies noires disposées en éventail sur une tige brune, et parsemées de points blancs et verts, représentaient un pommier en fleurs. Apollon et Bacchus se seraient voilés la face à l'aspect de cet hétérodoxe chef-d'œuvre d'un artiste indigène.

Deux longs bancs de pierre, qui flanquaient la

porte, étaient constamment occupés par des flâneurs, la pipe à la bouche et parlant tout à tour bateaux et filets, poissons et commerce, navigation et combats. Il s'y tenait une sorte de club en plein vent, où les problèmes les plus arides de la politique étaient sondés et résolus avec autant d'assurance que les questions nautiques les plus simples. Là encore, on examinait l'état de l'atmosphère, on faisait des conjectures sur le temps, on discutait s'il fallait ou non prendre la mer.

Les premières heures du jour venaient à peine dorer l'enseigne de ce petit cabaret, que sa porte s'ouvrait, et bien souvent l'aiguille de la pendule marquait minuit, que des buveurs attardés demandaient encore à boire, comme si le liquide qu'ils absorbaient avait eu la propriété de les altérer. Il est certain, du moins, que, pour expliquer ou justifier leurs exploits, les amateurs les plus passionnés de la bouteille prétendaient que la soif vient en buvant.

Quant à la mère Giraud, elle était fort aimée et vénérée des marins; d'abord, parce qu'elle leur témoignait, en leur faisant crédit, une confiance dont ils étaient fiers et se seraient bien gardés d'abuser, puis, parce que sa bière était la meilleure de la Flandre, parce qu'il n'entrait pas la plus petite goutte d'eau dans son genévrière, et que son cidre normand était toujours d'une qualité supérieure. C'était, d'ailleurs, une excellente femme, grosse et réjouie, et très-alerte encore, malgré son embonpoint et ses cinquante ans.

Mais, si le petit cabaret du *Pommier fleuri* ne désemplissait pas du matin au soir, la vérité m'oblige à dire que ce n'était pas uniquement par les raisons que je viens de faire connaître. L'hôtesse possédait une fille à laquelle aucune autre jeune fille de la Flandre n'aurait pu être comparée, un véritable trésor de grâces, d'innocence et de beauté.

Marguerite, joyeuse et insouciant enfant de seize ans, fraîche comme une fleur que la brise du matin vient de faire éclore, agile comme une gazelle, Marguerite était l'objet des hommages et des adorations de toutes les pratiques, et, bien

que sa dot ne parût pas devoir être considérable, il n'était personne qui ne se fût estimé heureux d'obtenir sa main. Ce qui le prouve bien, c'est que le fils du syndic, petit jeune homme fluet et blond, l'accablait de compliments et de gros soupirs, et ne se lassait pas de la suivre du regard, lorsqu'elle allait, avec ses compagnes, folâtrer sur les dunes, le long de la grève, ou se promener sous les grands arbres aux rameaux touffus qui ceignent la ville.

Il y avait aussi un robuste charpentier à qui la hache tombait des mains, lorsqu'elle passait dans les limites de son horizon visuel, et un calfat fashionable qui, dans les mêmes circonstances, se donnait force coups de mallet sur les doigts; mais le caractère de ces graves symptômes, et le sens de cette pantomime, pourtant si expressive, échappaient à tout héros, dont l'âme naïve était pure comme un beau jour d'été et dont le cœur ne s'était encore ouvert à aucune de ces vagues aspirations, source d'ineffables rêveries, par lesquelles on semble commencer une nouvelle existence.

Peut-être est-ce à cause de cela que Marguerite était toujours d'une gaieté folle, car, dans le monde mystérieux où l'amour nous introduit, chaque fleur cache une épine. Empruntant un surcroît de charmes à la plus exquise pureté, et à cette coquetterie naturelle d'autant plus séduisante qu'elle s'ignore, elle chantait en riant les vers, elle chantait en essayant les tables, et c'était en chantant qu'elle servait les consommateurs. Bref, sans existence, comme celle des oiseaux, était un mouvement et un gazouillement perpétuels.

Elle était petite, mais svelte, et ses formes mignonnes, délicatement arrondies l'éclat et la transparence de son teint, ses petites joues roses, ses lèvres plus vermeilles que le corail, et ses jolies dents, double rangée de perles qu'elle montrait presque toujours, en faisant valait une délicieuse et ravissante créature. Les beaux cheveux noirs qui noyaient sa gracieuse tête rendaient plus éclatante encore la virgine blancheur de son

la consommation que faisaient les pêcheurs de Gravelines, il était facile de voir que la pêche du hareng avait été productive.

Un soir, un de ces heureux pêcheurs, après avoir bu longtemps en société de joyeux compagnons, avait laissé partir ceux-ci, bien qu'il fût déjà tard, prétextant qu'il attendait quelqu'un, et, resté seul à table, il voyait toutes les autres tables se dégarnir avec une rapidité qui semblait à la fois le contrarier et lui sourire.

C'était un grand et beau jeune homme de vingt-quatre ans, aux membres vigoureux, à la carrure athlétique; mais, si son costume, son langage et ses manières étaient ceux des gens de sa profession, son maintien n'était pas sans noblesse, et il y avait dans son regard, dans sa physionomie intelligente, dans l'ensemble de sa personne, enfin, je ne sais quoi d'intéressant qui prévenait hautement en sa faveur.

La manière dont il portait son bonnet était si suffisante pour le faire remarquer, il ne le portait point incliné sur l'oreille avec affectation, comme les fanfarons, les tapageurs, et les fats; ni sur l'arrière, comme les couards, les niais et les gens désespérés; ni non plus sur les yeux, ainsi que les hommes taciturnes, dissimulés et pervers; mais d'une façon pleine de grâce et de dignité, qui relevait cette coiffure aux yeux de l'observateur.

Cet homme, qu'on nommait Joseph Dutaillys, avait des qualités comme d'autres ont des défauts, sans paraître s'en douter. Doux et pacifique, ne se prévalant jamais de sa force physique, qui était cependant renommée à plusieurs lieues à la ronde, il était, sans morgue, d'une générosité et d'une bravoure à toute épreuve. Plus de vingt fois, on l'avait vu exposer résolument sa vie pour arracher des naufragés à une mort inévitable. Néanmoins, bien que sa physionomie respirât la bonté, et qu'il possédât au plus haut point l'imposante gravité et la quiétude, compagnes ordinaires de la force et d'une conscience pure, on ne pouvait regarder ses mains brunes et calleuses, aux proportions colossales, sans éprouver une espèce de

—La malle de l'Inde est arrivée dimanche de Marseille à Paris, en dix heures. C'est le trajet le plus rapide qu'elle ait fait jusqu'à ce jour, plus de vingt heures à l'heure. Une seule voiture de l'administration des postes françaises accompagne la malle anglaise.

—On annonce le mariage d'un fils du célèbre Kléber avec la fille d'un chambellan russe.

—M. Jules Gérard, le tueur de lions, que tout le monde a cru mort récemment, était traité chez Philippe, rue Montorgueil, par quelques officiers russes qui vont partir avec lui pour ses grandes chasses d'Afrique. Au dessert, M. Léon Bertrand a amené une jeune panthère privée qui lui appartient et qui est tellement douce que tous les convives ont pu jouer avec elle absolument comme avec un chat. Les jeunes officiers russes, dont le vous parle plus haut, attendent seulement pour partir que leurs carabines soient sorties des ateliers de Devismes.

ANTIQUES ROMAINES.—Il y a quelques jours des ouvriers employés à des démolitions à Londres ont découvert d'intéressants restes romains. Ces pièces antiques consistent en des monnaies de cuivre et d'argent, au nombre d'environ quarante, des poteries, des urnes, etc. Ces objets étaient à peine enterrés à quelques pieds dans la terre; leur origine remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Parmi les médailles, il en est une qui représente une magnifique tête de Nerva; une autre représente Décimus et une autre Valerianus. Celle-ci porte cette légende: IMP. C. P. LIS VALERIANVS AVG.

Une autre de Gallienus porte au revers une figure de femme et ces mots: SECVRAV PERSES.

Une autre, du même empereur est ornée d'un cerf et de cette légende: DIANE CONSERV AVG.

Une douzaine de médailles sont de Victorinus, de Claudius et des trente tyrans.

Enfin quelques médailles sont tellement frustes qu'il est impossible de reconnaître à quel règne elles appartiennent.

Il est curieux que l'eau se trouvait dans les urnes absolument semblables à celles découvertes dans les vieilles villes romaines.

Saint-George's-Gate les ouvriers ont trouvé les restes des vieilles fondations qui semblent avoir appartenu à une forteresse bâtie sur l'emplacement que devait occuper plus tard St-Mary Magdalene.

LE SORCHO DE LA CHINE.—Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler du sorcho de la Chine, la plus récente et la plus belle conquête de notre agriculture. Mais ce qu'on sait moins généralement, c'est que le sorcho n'est pas une plante nouvelle en Europe. Son introduction même date d'une époque assez ancienne. Des essais de culture en grand ont été tentés au commencement de ce siècle dans les fertiles plaines de la Lombardie, puis abandonnés, et il est très-vrai que l'on ne pensait plus au sorcho sacré, lorsqu'il y a six ans, notre consul à Shang-Hai (Chine), M. de Montigny, adressa à l'une de nos sociétés savantes (la Société géographique), si notre mémoire ne nous trompe pas) une petite caisse de graines. Depuis ce moment le sorcho se propage avec une rapidité merveilleuse, comme le prouve le fait cité par M. Dumas à l'Académie des sciences, à savoir qu'un seul industriel, M. Le Play, qui a porté dans nos départements méridionaux ses procédés de distillation, a traité dans la campagne 1857-1858 1,300,000 kilogr. de cannes. On peut donc considérer le sorcho comme une plante définitivement acquise à notre sol, végétant vigoureusement sous toutes les latitudes de la France et murissant parfaitement sa graine dans toute la région du midi.

Mais si nous en croyons M. Dupeyrat, le zélé directeur de la ferme-école de Beyrie (Landes), le sorcho, après avoir débuté chez nous d'une manière si brillante, serait appelé à détonner ailleurs la canne à sucre. Dans un mémoire adressé au Journal d'agriculture pratique, M. Dupeyrat, se fondant sur divers essais, estime que le sorcho de la Chine est aussi riche en matière sucrée que la canne à sucre. Partant de là, il cherche à établir que la culture du sorcho serait plus avantageuse pour les colonies que celle de la canne, attendu que cinq mois de végétation suffisent au sorcho, et qu'il faut dix-huit mois à la canne à sucre, dans les terres non arrosées, pour acquérir la maturité voulue.

Voici maintenant sur quels chiffres M. Dupeyrat appuie sa thèse: à l'île de la Réunion, un hectare de cannes donne en trois années et en trois coupes 7,500 kilogr. de sucre, soit annuellement 2,500 kilogr. de sucre. Le sorcho de Chine cultivé à Beyrie a donné 50,000 kilogr. de cannes à l'hectare. Dans ce poids ne sont comprises ni la paille, ni les feuilles, ni la partie supérieure des cannes vertes, de sorcho contiennent 10 kilogr. de matière sucrée, et si l'on renouvelle la plantation en France tous les ans, ce serait justement le double du rendement triennal des colonies.

Or, si en France, sous un climat beaucoup

moins favorable, le sorcho assure de pareilles récoltes, il est très-probable que dans les régions subtropicales sa végétation sera plus intense, que l'on pourra faire deux coupes par an, et que sous l'influence d'une température constamment élevée le jus acquerra une plus grande densité. Enfin, en tenant compte de la modicité des frais de semence du sorcho, frais infiniment moins élevés que ceux qu'entraîne la plantation des cannes à sucre, il devient évident que les expériences et les chiffres de M. Dupeyrat montrent l'avenir du sorcho sous un aspect tout nouveau. Son travail mérite donc de fixer l'attention des colons; eux seuls sont en position de se livrer aux essais comparatifs, qui, conduits avec la prudence requise, trancheront la question soulevée par M. Dupeyrat. Dans le cas où les résultats de l'épreuve seraient favorables au sorcho les colonies devraient se hâter d'admettre une plante qui, cultivée ici, pourra leur faire une concurrence bien autrement redoutable que celle de la betterave; en s'emparant à leur tour du sorcho, les colons regagneraient le terrain qu'ils sont menacés de perdre, puisqu'ils conserveraient dans la lutte qui se prépare tous les avantages résultant du climat, auquel nulle industrie ne saurait que très-imparfaitement suppléer.

G. DE LAGNY.

VARIÉTÉS.

CHASSES AU LEOPARD.

(Extrait du Journal des Chasseurs.)

..... Rien ne fut plus facile que de déterminer le roi d'Oude à continuer son excursion dans l'intérieur du pays. Il s'était montré si heureux de ses exploits à la chasse, avant l'arrivée du résident, qu'il désirait joindre d'exercices plus dangereux.

—Nous chasserons le daim, le sanglier et même le tigre avant de retourner à Lucknow, s'écria-t-il dans un moment d'enthousiasme.

On leva donc le camp, et nous nous dirigeâmes vers le nord, dans l'intention d'atteindre la contrée où se trouvent les animaux sauvages. La nombreuse suite du roi rendait notre marche très-lente, on avait amené des daims dressés employés ordinairement à attirer les daims sauvages, les faucons et les cheetahs, sorte de léopards élevés à chasser le daim. Ces carnassiers suivaient notre troupe dans des cages placées sur des chariots, et ils avaient leurs conducteurs et leurs valets. Venaient ensuite le harem du roi, composé de ses femmes et de ses nombreuses esclaves, des danseuses et des chanteuses, avec leurs suivantes, et tout cela formait une petite armée; les troupes de la garde portaient une splendide livrée bleue et argent; les éléphants, sur le dos desquels étaient placés les tentes et les bagages, les chariots, employés comme bêtes de charge, sans ceux à l'usage des cochers, et les nombreux chevaux de selle. Si l'on ajoute à cela les éléphants, les chevaux et les palanquins des Européens, il sera facile de comprendre que notre marche ressemblait plus à celle d'une armée indienne qu'à une simple partie de chasse.

Notre arrivée jetait la consternation parmi les habitants des villages. Le roi et sa suite n'étaient jamais venus dans cette contrée si reculée, et la marche d'un souverain oriental dans ses domaines est un triste événement pour la population. Les gens de la cour, dans l'Inde, se regardent comme une race privilégiée. Ces personnages croient avoir droit à toute chose, et en aussi grande quantité qu'il leur plaît; aussi pillent-ils et maltraitent-ils de tous côtés les malheureux Hindous. Si se trouve quelque difficulté à surmonter, une route impraticable à remettre en état, ou un passage à ouvrir où il n'y en avait jamais eu, tous les paysans sont ordinairement mis en requisition: hommes, femmes et enfants sont appelés à l'ouvrage aussi longtemps que le nakhv l'exige, et ils reçoivent pour tout salaire des punitions et des mauvais traitements, toutes les fois que leur tâche n'est pas assez rapidement accomplie.

Nous arrivâmes enfin au bord d'un autre lac, éloigné de 40 ou 50 milles de celui que nous avions quitté dans le voisinage de Lucknow. La nappe d'eau devant laquelle nous nous trouvions avait au moins le double d'étendue de la première, et son aspect était plus sauvage. Les cimes neigeuses de l'Himalaya devenaient plus distinctes à mesure que nous avançons vers le nord; la campagne était plus montagneuse, et les jungles et

les forêts faisaient plus souvent place à des terres cultivées. Depuis plusieurs milles, nous suivions des routes tracées à la hâte par les ordres du nakhv pour le passage de notre nombreuse caravane. On nous sacrifiait des champs de riz, on traçait un chemin au milieu des arbres de magnifiques futaies, on moissonnait les récoltes de blé indien. La destruction de la propriété était une considération secondaire, en regard au bien-être du souverain.

Le camp fut dressé à quelque distance du lac dans le même ordre que le premier, à la différence près que le résident n'était plus avec nous. Le roi recommença à chasser, malgré la nature marécageuse du sol, qui présentait une difficulté de plus. Les hérons étaient fort nombreux, et on lança les faucons contre eux. Pendant plusieurs jours cette chasse intéressante fut notre seule distraction. Nul parmi nous, le roi excepté, n'avait jamais vu de faucons dressés avec une telle perfection. Le vol précipité de l'oiseau, du moment où il était mis en liberté, les courbes et les cercles qu'il décrivait, lents d'abord, puis plus rapides quand il apercevait le héron, sa marche précipitée pour prendre position au-dessus du fugitif, tout cela offrait à nos yeux un spectacle fort curieux. Nous attendions ensuite le moment où le héron, se précipitant sur elle avec la rapidité de la flèche; les serres et le bec enfoncés dans le dos du héron, notre lanier tombait alors en tournant avec lui. Cette scène était fort émouvante, et il était impossible de l'oublier lorsqu'on en avait été témoin. Au moment où le dénoûment approchait, nous montions à cheval pour être témoins de la chute, et nous galopions de toute la vitesse de nos chevaux pour voir mourir la victime et séparer de sa proie le faucon souvent couvert de blessures.

Les serviteurs examinaient ce brave guerrier épuisé pour s'assurer de son état, et ils pouvaient souvent à peine parvenir à l'empêcher, quelque meurtri qu'il fut, de se jeter avidement sur le morceau délicat qui lui était choisi dans les entrailles de l'oiseau conquis.

Nussir-Deen, qui était un fort bon cavalier, prenait un très-grand plaisir à ces exercices. Nous nous réunissions le soir pour dîner dans la tente de Sa Majesté, où le service de la table se faisait exactement comme à Lucknow. Il n'y manquait rien en fait de viandes et de bonnes choses, et le vin coulait à pleins bords. A voir la grande table couverte de mets, les nombreuses bougies, la porcelaine et l'argenterie, les danseuses et les suivantes agitant les éventails de plumes de paon, nous croyions être dans le palais du roi plutôt que sur les rives d'un lac sauvage entouré de jungles et de forêts.

Le roi projetait de continuer son voyage vers le nord pour rencontrer des sangliers et des tigres; mais les daims se trouvaient en abondance près de notre campement. Nous devions les chasser de trois manières différentes: d'abord à l'aide des cerfs apprivoisés, ensuite avec le secours de cheetahs, et enfin nous-mêmes, à pied et à cheval. Tel était le programme des plaisirs de la semaine qui allait commencer, car le roi était blasé sur la chasse au faucon.

Je n'ai jamais vu nulle part de daims apprivoisés, excepté dans les chasses du roi d'Oude. Les contrées où nous nous trouvions étaient peuplées d'animaux inoffensifs, parmi lesquels je citerai les daims. Des piqueurs habiles entraînaient dans la forêt pour rabattre les animaux, sans violence et sans bruit, dans un des espaces ouverts qui se trouvent à la lisière des bois. La harde, protégée par ses gardiens, les mâles les plus forts et les plus belliqueux du troupeau, se croyait pourtant très en sûreté dans la clairière où on l'avait conduite.

Nous emmenâmes avec nous une douzaine de mâles bien dressés. Ceux-ci, sachant ce qu'on attendait d'eux, s'avancèrent au petit trot dans l'espace découvert; ils se trouvaient bientôt en présence des animaux qui gardaient le troupeau et dont les plus courageux s'élançaient à leur rencontre. Étaient-ce avec des intentions pacifiques ou bien pour disputer la possession de leurs pâturages aux nouveaux-venus? je ne saurais le dire; mais, après quelques minutes, les deux hardes se mettaient à combattre avec acharnement. Chacun des animaux apprivoisés avait un adversaire et se tenait sur la défensive, non dans un simulacre de guerre, mais pour soutenir une attaque furieuse. Nous nous dirigeâmes alors à cheval vers le champ de bataille; le troupeau, retiré sur la lisière du bois, prenait la fuite, mais les

combattants maintenaient leur position et continuaient à se porter des coups.

Cent indigènes s'approchaient peu à peu des animaux sauvages, dans un but qu'aucun chasseur ne saurait approuver; les daims, trop animés au combat pour s'occuper de ces nouveaux ennemis, tombaient bientôt sur le sol, le jarret coupé à coups de couteau. Ces malheureux animaux faisaient pitié à voir, renversés sur la terre, incapables de se relever pour continuer le combat, et les flancs labourés par les daims apprivoisés.

Ces derniers étaient rappelés aussitôt: on ne leur permettait pas de poursuivre la victoire. Ils obéissaient à la voix de leurs maîtres, et se laissaient conduire comme des chiens; plusieurs d'entre eux portaient sur leurs poitrines déchirées, les marques d'un combat trop réel. On les emmenait triomphants, caracolant avec orgueil, secourant joyeusement leurs andouillers, et très-tentés de recommencer le combat, fut-ce même les uns contre les autres.

Le contraste présenté par les animaux abattus était vraiment pénible. Ils avaient perdu toute leur fierté et la grâce de leurs mouvements; toute l'énergie de ces nobles bêtes était concentrée dans leurs regards, et leurs grands yeux noirs fixés sur nous semblaient nous reprocher les moyens peu loyaux que nous avions employés contre eux. En effet, cette chasse ne pouvait être regardée que comme une boucherie. En n, le roi donna le signal, et l'on coupa la gorge des malheureux daims; c'était la seule chose à faire pour eux. Les laisser vivre dans ce triste état eût été de la cruauté.

Telle est la description de la chasse aux daims apprivoisés du royaume d'Oude; mais on m'assure qu'on se servait aussi de ces animaux pour prendre leurs adversaires vivants et sans blessures. Afin de réussir dans cette chasse, deux hommes s'avancent derrière le daim, pourvus d'un filet solide, et le lui jettent sur la tête de manière à le renverser. S'il reste debout, il se retourne sur ses assaillants et met souvent leur vie en danger. Ce qu'il y a de plus difficile dans cette chasse c'est de ne pas couvrir avec le filet les andouillers du daim apprivoisé; ce filet ne peut donc pas être lancé pendant que les deux animaux combattent tête contre tête; il faut attendre qu'ils s'éloignent momentanément pour prendre leur élan et se précipiter de nouveau l'un contre l'autre comme cela arrive toujours.

Le léopard dressé, autrement dit le cheetah, est trop connu dans les collections zoologiques d'Europe pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici une description détaillée. Il diffère du léopard commun en ce que sa tête est plus petite et plus hideuse, et les taches de sa fourrure plus claires et moins variées. Le cheetah est plus grand et plus fort que le léopard ordinaire. J'ai entendu dire qu'à Ceylan, quand ces animaux manquent de nourriture, ils pénètrent jusque dans les villages de l'intérieur et y enlèvent des habitants. Leur taille et leur audace sont telles que ces faits ne paraissent pas invraisemblables, quoiqu'on n'ait pas d'exemple d'accidents de ce genre dans l'Inde septentrionale. Peut-être les tigres tiennent-ils leurs sujets en respect et réservent-ils pour eux seuls la chasse de l'espèce humaine.

Il n'est pas facile de diriger le cheetah quant il est sorti de sa cage. Son gardien le retient comme un chien, attaché par une forte chaîne. L'animal se montre assez docile tant qu'il galope en plaine; mais si quelque chose attire son attention, un bruit dans la forêt ou une piste sur la terre, il marche plus lentement, relève la tête et regarde fiévreusement autour de lui. Quelques minutes plus tard, il est impossible de le contenir. Le gardien est préparé à cette éventualité; il tient dans la main gauche un morceau d'écorce de noix de coco dont l'intérieur est saupoudré de sel, et il l'applique sur le nez du cheetah, qui perd ainsi la trace qu'il vient de sentir et oublie l'objet qui l'avait arrêté. On a recours à ce moyen dès que l'animal montre quelque symptôme d'excitation, et il redevient aussitôt d'un grand docile.

La casse qui a lieu, lorsque le cheetah et son gardien sont arrivés inaperçus à peu de distance de leur proie, est un des spectacles les plus excitants dont j'aie jamais été témoin. Le daim fuit pour sauver sa vie et bondit par dessus tous les obstacles qui se trouvent sur son chemin. Il court, saute, nage tour à tour et passe à gué les courants d'eau avec une énergie fénétique. Mais en même temps, le cheetah s'anime; le daim doit naturellement devenir sa proie. Il franchit tout ce qui peut l'arrêter, bondit comme un chat parmi les buissons. Il se jette même, souvent à l'eau plutôt que d'abandonner sa victime.

Le rôle du cavalier demande aussi de l'adresse; malgré tout le soin qu'on avait pris de mettre le roi à même de suivre toutes les phases de la chasse, en choisissant bien le terrain et en faisant disparaître les obstacles principaux, il n'était pas toujours facile de se maintenir en selle. Bien entendu, on avait renoncé à construire des routes royales pour la chasse, et Sa Majesté était forcée de se contenter du sol tel que la nature l'avait fait. Nous nous précipitâmes tous pèle-mêle, mais cependant en troupe, car le roi ne nous aurait jamais pardonné de l'avoir devancé à travers les nullas ou lits desséchés des torrents, et les longues herbes sèches et dures qui croissent en touffes et offrent une très-grande difficulté à la marche des chevaux. Le cheetah passait par dessus sans prendre pied nulle part en apparence. Quelquefois nous nous trouvions engagés dans d'épaisses broussailles de deux ou trois pieds de hauteur, parmi lesquelles nos montures sautaient à droite et à gauche, sans s'inquiéter de la route, car on ne voyait pas même un sentier autour de soi. Enfin le daim était pris. Il n'était que temps, car si l'animal avait pu pénétrer dans ces herbes inextricables, il nous eût été impossible de le poursuivre. Il était rare que le daim échappât jamais à nos poursuites, et ordinairement la pauvre bête, poursuivie par son ennemi, la tête haute, les larmes aux yeux, paralysée par la crainte, s'élançait d'un pas mal assuré par-dessus un buisson placé à la lisière de la forêt où son bois s'enchevêtrait. Mais bientôt il se débarrassait, car le cheetah était à ses trousses, et cette course folle continuait jusqu'à ce que le terrible léopard eût enfoncé ses dents et ses griffes dans sa chair.

La marine militaire de Hollande possédait au 1^{er} janvier 1858: 5 vaisseaux de ligne, dont 2 de 84 et 3 de 74; 12 frégates, dont 4 de 50 et 8 de 36 à 38; une frégate rasée de 28; 6 corvettes, dont 4 de 4re et 2 de 2e classe; 8 bricks de 12 à 18; 12 schooners, 2 bâtiments de transport, 55 chaloupes canonnières, dont 54 de grand modèle et 14 de petit modèle. Bâtiments à vapeur: 3 frégates de 51 à 45, 2 corvettes de 19, 8 bateaux à hélice, dont 4 de 12, 3 de 8 et 1 de 7, 1^{er} bateau à vapeur, dont 5 de 8, 5 de 6, 1 de 5.

Le personnel de la marine royale est composé de la manière suivante: l'amiral, le prince Frédéric, 1 lieutenant-amiral, le prince Jherri, et le capitaine de frégate à la suite, le prince d'Orange; 2 vice-amiraux, 4 commandants, 20 capitaines de 1re classe, 30 capitaines de 2e classe, 121 lieutenants de 1re classe et 165 de 2e classe; 59 enseignes. Le corps des marins comprend: un colonel, un lieutenant-colonel, 1 major, 7 capitaines, 14 lieutenants de 1re classe et 8 de 2e classe. Voici maintenant la situation de la marine marchande néerlandaise au 31 décembre 1857: 4 clippers, 168 frégates, 430 frégates rasées, 133 bricks, 310 schooners, 2 brigantins, 245 galiottes, 66 barques ou koffs, 277 petits bâtiments dit gaffelschip, 9 cutters, sloops et yachts, 4 gabarres, 1 navire dit scholker, 38 baleiniers, 13 navires dits bunnshopen, 59 navires de pêche dits pinks, 5 barques de trait, 40 bateaux à vapeur; total, 2,428 bâtiments, jaugeant 104,351 lastis ou 621,102 tonneaux.

THÉÂTRES.

CIRCO.—A 8 heures et demi du soir, symphonie. El rey de San Placido, drame en trois actes. La Poderosa, ballet. Una idea feliz, comédie en un acte.

NOVEDADES.—A 8 heures et demi du soir, symphonie. Baltasar, drame biblique, original en 4 actes, en vers.

PRINCIPE.—A 8 heures et demi du soir, symphonie. El Cuarto de hora, comédie en cinq actes. El Cuarto de hora, comédie en un acte.

ZARZUELA.—A 8 heures et demi du soir, symphonie. El Planeta Venus.

THÉÂTRE FRANÇAIS.—A 8 heures du soir, symphonie. La Veuve aux Camélias, première représentation du vaudeville On demande un gouverneur.

Samedi prochain, aura lieu le bénéfice de M. Verdielet.

Editor responsable, D. FRANCISCO QUELLE Y GUTIERREZ.

IMPRESA DE LA INDEPENDENCIA ESPAÑOLA.
Lope de Vega, 26,
à cargo de D. Julian Peña.

1848.

BULLETIN FINANCIER.

BOURSE DE MADRID				CHANGES SUR L'ESPAGNE.				CHANGES.				Société commerciale et industriel- le.				OBSERVATIONS.			
du 14 avril.				Porte.				payé.				Londres: à vue.				le.			
Publié.				Bénéf.				Id. du Nord, section de Granollers.				Id. à 90 jours.				Bourse de Francfort			
Non pub.				Id. du Centre, section de Morleto				Id. à 90 jours.				Id. à 90 jours.				du 10 avril.			
3 1/2, consolidé comptant				Id. de Barcelone à Saragosse.				Id. à 90 jours.				Dette active: (2 1/2).				BOURSE DE PARIS.			
Id. différé à terme				Id. Act. 2,000 fr. versé 50.				Id. à 90 jours.				FONDS ESPAGNOLS.				5 p. § extérieur			
Id. à comptant				Id. Id. du Grao de Valencia à Jativa.				Id. à 90 jours.				Id. intérieur				Dette différée 26 1/4.			
Amortissable 1re classe				Id. Actions 2,000 fr.; tout payé.				Id. à 90 jours.				Id. amortissable 7 1/8.				FONDS FRANÇAIS.			
Id. 2e classe				Id. Espagne industrielle—Actions 2,000				Id. à 90 jours.				Id. 4 1/2 p. § 92-50.				3 p. § 69-40.			
Nouvel emprunt de 230,000,000				Id. rx; tout payé.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				FONDS ANGLAIS.			
Emprunt Domenech.				Sur Londres à 60 jours.				Id. à 90 jours.				Id. 96 5/8 à 3/4.				BOURSE DE MADRID.			
Id. matériel préféré avec intérêts				Id. Paris à 8 id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § consolidé 59-20 publié.				Différée 27-15 non publiée.			
Id. non préféré avec intérêts				Id. Marseille à 8 id.				Id. à 90 jours.				Id. 2e cl. 8-50.				Dette amortissable 1e cl. 16-40.			
Id. Id. sans intérêts				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Dette du personnel				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
ACTIONS DE ROUTES OU TITRES 6 1/2.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
CARRILLAS.—Emission du 1er Avril				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
1853 de 1,000 rx.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
COROGNE.—Emission du 1er juin				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
1853 de 1,000 rx.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
ROUTES ROYALES.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Emission du 1er avril 1850				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. de 4,000 rx.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. de 2,000 rx.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. de 1er juin 1851 de 2,000				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
réaux				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. 31 août 1852 de 2,000				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
réaux				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Des Provinces de Madrid, 8 1/2 an				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
nuel.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
ACTIONS DIVERSES.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Banque d'Espagne				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Compagnie crédit mobilier espa-				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
gnol.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Compagnie générale de crédit in-				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Espagne.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Société commerciale et industrielle.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Chemin de fer de Madrid à Ali-				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
cante				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Canal de Isabelle II.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. de l'Ebre.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
CHANGES SUR L'ETRANGER.				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Londres, à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à vue				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Paris, 60 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.				Id. à 90 jours.				Id. 3 p. § 69-40.				Id. 2e cl. 8-50.			
Id. à 90 jours				Id. Id.															

VERITABLE LE ROY.

PARIS. — Rue de Seine, 51. — PARIS.

Le PURGATIF LE ROY, le seul reconnu le plus efficace pour la guérison de toutes les maladies causées par l'altération des humeurs, est toujours accompagné d'une instruction de 12 pages à l'aide de laquelle les malades peuvent toujours recouvrer la santé, aussi ne saurions-nous trop recommander de bien l'étudier avant de commencer le traitement.

Mais comme il existe un grand nombre de falsifications très dangereuses, on ne doit exiger que du VERITABLE et l'on ne saurait prendre trop d'attention à l'avis qui suit :

— Ne doivent être considérées comme VERITABLES que les Boîtes d'un quart de litre, sortant de la PHARMACIE COTTIN, accompagnées d'une NOTICE indiquant le traitement et représentant : 1. Les mots *Pharmacie Cottin*, en relief sur le verre et le cachet. — 2. Une étiquette imprimée sur fond gaufré de jaune, laissant ressortir en blanc le mot : PURGATIF LE ROY, avec une signature à la main et la griffe Le Roy. — 3. N. B. Toutes les boîtes portent, entre le gouillon et le papier bleu supportant mon cachet, une étiquette imprimée en jaune avec les griffes LE ROY, COTTIN et SIGNORET, et sur celle de Cottin le TIMBRE IMPERIAL du gouvernement français.

AVIS. LES VERITABLES **PILULES** ET **BOLS** du chirurgien LE ROY, qui ne se trouvent aussi que dans la PHARMACIE COTTIN, ne doivent pas être confondus avec les mêmes caractères distinctifs. — N. B. Les personnes qui ne se trouvent pas assez renseignées par les notices qui accompagnent les flacons, pourront se procurer chez nos dépositaires la METHODE CURATIVE du chirurgien LE ROY, 4 volumes in-8° du prix de 2 francs; ouvrage parvenu à la 18e édition.

N. B. — Pour l'envoi d'une valise acceptable sur Paris, à 60 jours de vue au plus et de 500 fr. on joint de la remise et de l'escompte le plus fort. La Maison n'a aucune succursale; on doit s'adresser directement rue de Seine, 51, à M. SIGNORET Ducteur médecin, seul continuateur de la Méthode Le Roy.

SIGNORET.

PRISES DE PAULLINIA CLERET SPECIFIQUE INFALLIBLE

CONTRE

les Migraines, Maux de tête, Névralgies, Spasmes, Affections nerveuses.

PRÉPARÉ PAR

H. CLERET, PHARMACIEN

Membre de l'Académie nationale.

Pharmacie des Panoramas, 151, rue Montmartre.

La migraine la plus violente disparaît ordinairement au bout de cinq à dix minutes, et ne revient le plus souvent qu'après un très-long-temps.

(TROUSSEAU.)

Le PAULLINIA est un produit américain provenant de l'arbruste du même nom, indigène du nord du Brésil, près la rivière des Amazones. Le nom botanique de cette plante est *Paullinia sorbilis* de la famille des Sapindacées, son fruit sert de base à notre médicament, il mûrit en octobre et novembre et est récolté par les Guarani (race d'indiens habitant un pays à moitié sauvage compris entre le Parana, l'Uruguay et l'Ibici), qui le préparent et le livrent au commerce brésilien.

Le PAULLINIA offre extérieurement une couleur foncée analogue à celle du chocolat, sa saveur est amère et un peu astringente.

L'analyse chimique nous a fourni les substances suivantes :

1° De la gomme; 2° de l'amidon; 3° une matière résineuse d'un brun rougeâtre; 4° une huile grasse colorée en vert par la chlorophylle; 5° du tannin; 6° une substance cristallisable jouissant des propriétés chimiques de la caféine.

Thérapeutique.

Le PAULLINIA se prescrit en poudre, pilules et sirop. Au Brésil et dans les pays voisins, le Paullinia, suivant M. Gavarille, est souvent employé par les indigènes et cela avec un succès remarquable contre les diarrhées et les dysenteries qui sont si fréquentes et si graves dans ces pays là, dans les gastralgies et les gastrites et dans les convalescences comme moyen de fortifier l'estomac, de faire naître l'appétit et de faciliter les digestions.

Les propriétés du Paullinia le rangent au nombre des meilleurs astringents, il leur est supérieur par son efficacité dans les cas de dysenterie et de débilité des organes de la digestion. Il réussit très bien dans les flux divers où les astringents sont conseillés, telles sont les hémorrhoides, les hémorrhagies, les leucorrhées, etc.

Voici comment s'exprime M. le docteur Trousseau, professeur de clinique médicale de la faculté de médecine, médecin en chef à l'Hôtel-Dieu de Paris (*Paullinia*, page 127, 3. édition, 1847). Le Paullinia a depuis quelques années conquis, à Paris, une certaine popularité dans le traitement des migraines, assez longtemps ignorée sur ce point, j'ai dû être convaincu par des faits que j'ai pu observer chez plusieurs personnes de ma clientèle qui avaient pris le Paullinia sans mon autorisation, je dois à la vérité déclarer ici que de tous les moyens que j'ai vu employer contre la migraine, la poudre que l'on dit être exclusivement composée de Paullinia m'a semblé la plus efficace.

Mode d'emploi.

Si les accès de migraines sont fréquents (plusieurs dans le mois), on prend tous les matins, le quart d'une dose de Paullinia dans deux cuillerées d'eau sucrée une demi-heure avant le premier repas, afin d'éloigner les accès et dans l'espoir d'une guérison entière. De plus, on prendra au début de la migraine, si on la sent venir, ou pendant l'accès en cas de surprise une demi-dose de Paullinia délayée dans deux cuillerées d'eau sucrée, on attendra un quart d'heure après quoi on prendra l'autre moitié si le mal ne s'est point amendé.

Avant d'essayer. — Ce médicament ne se trouvant pas ordinairement dans le commerce, afin d'éviter une contrefaçon ou imitation grossière, on doit refuser toute boîte décachée ou ne portant pas la signature de H. CLERET.

S'adresser au bureau du Journal.

CAOUTCHOUC LEBIGRE Deux magasins bien assortis, 16, rue Vivienne, et 142, rue de Rivoli.

Bien remarquer le nom et le numéro pour ne pas confondre. Blouses à 19 fr. Paletots à double face, chaussettes, bretelles, tissus élastiques et imperméables, coussins, ceintures de natation, bas élastiques pour varices, instruments de chirurgie, tuyaux et articles vulcanisés, peignes, etc. Vente avec garantie. On expédie franco.

SIROP H FLOW

Ce SIROP d'un GOUT AGREABLE, joint d'une

vogue méritée pour la guérison des RHUMES,

TOUX, CATARRHES, ENROUEMENTS, COQUELUCHE et de toutes les IRRITATIONS et affections

nerveuses de la POITRINE, de l'estomac et du ventre. Admis à l'Exposition de New-York

FABRIQUE à PARIS, 28, RUE TAITBOUT.

TOITURE PEYRAT

CARTON BITUMÉ

BREVET D'INVENTION S. G. D. G.

MAISONS : A PARIS, RUE DU MAIL 27, ET RUE SAINT-PIERRE-MONTMARTRE, 7.

A LYON, RUE DE PUZY, 32.

USINE A CLICHY (SEINE), ROUTE D'ASNIERES, N. 61.

Les bitumes et les asphaltes sont devenus d'un usage universel depuis une vingtaine d'années.

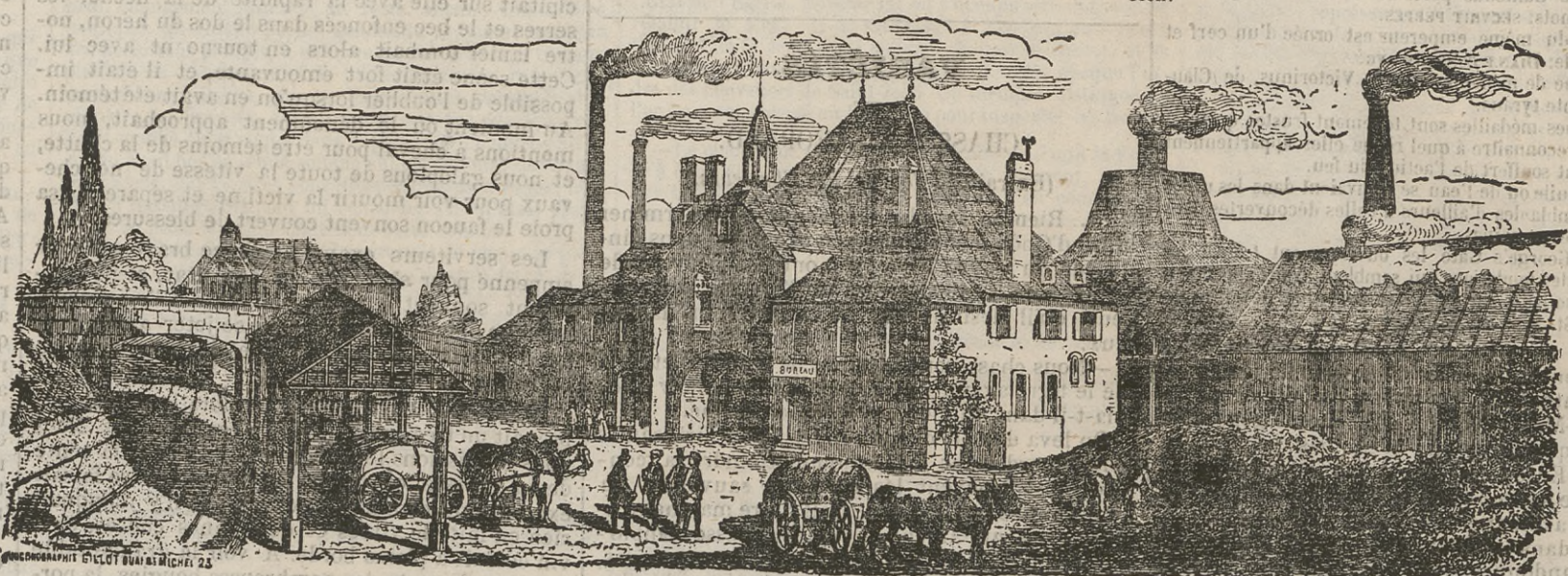
Ils réunissent toutes les qualités des produits économiques, surtout l'utilité et le bon marché.

Leur imperméabilité les fait employer comme préservatifs contre l'humidité. Leur consistance a été suffisamment attestée par leur emploi au pavage des rues et au dallage des trottoirs. Malgré l'action de la chaleur et du froid, on les a vu résister plus de temps qu'on ne l'avait cru d'abord à la circulation si active de Paris. La durée de leur usage est illimitée, si on les

emploie de façon à ne pas les exposer à un frottement continu ou fréquent.

Ces observations, faites par tout le monde, ont donné naissance au carton bitumé. Cette préparation, complètement imperméable, résiste à l'action de la chaleur et de la glace; elle a trouvé le plus heureux emploi comme couverture des toits, et elle a été acceptée déjà pour cet usage par un grand nombre de propriétaires, d'architectes et d'entrepreneurs. Tous ont trouvé par son emploi une économie notable non-seulement dans la toiture, mais encore dans la construction des murs et de la

charpente. En effet, les tuiles, par exemple, exigent des murailles épaisses et une lourde charpente pour supporter leur poids, tandis qu'avec le carton bitumé les murailles et les charpentes peuvent être construites avec une grande légèreté et économiser dans l'ensemble de la construction 75 p. 100. Ainsi, se basant sur la légèreté de la toiture et faisant économie de matières premières dans les murailles et dans la charpente, de main d'œuvre et de temps, on reconnaît qu'au bout de six ans, avec l'intérêt des intérêts, on aura retrouvé non-seulement son capital plus qu'arrondi, mais encore on aura sa maison pour rien.



MODELE DE TOITURES A L'USAGE DE L'INDUSTRIE.

MODE D'EMPLOI.

Les cartons sont d'abord disposés en feuilles de longueurs indéfinies et en rouleaux; celles-ci doivent être déroulées et placées naturellement sur les voliges, dans toute la longueur de la toiture et dans un sens horizontal, en commençant par le bas de la toiture, c'est-à-dire par les gouttières, et en remontant jusqu'au sommet du toit. Les feuilles doivent être superposées les unes sur les autres, et chaque feuille doit couvrir la feuille inférieure de 5 centimètres. Elles sont ensuite fixées respectivement sur les voliges avec des petites tringles ou liteaux en bois, trois-milles et larges de 3 centimètres, clouées à 33 centimètres (1 pied) de distance du haut en bas du toit avec des petites pointes 10-20; elles sont aussi fixées aux extrémités de la toiture, ainsi qu'aux gouttières, avec les mêmes tringles ou liteaux et des petites pointes, en repliant les feuilles sur l'extrême bord des voliges, afin que le vent n'ait pas jour sous le carton.

Au sommet du toit, il faut avoir soin, si la dernière feuille n'est pas assez large pour la replier du côté opposé, d'en pren-

dre une autre et de la placer à cheval, en la faisant retomber à gauche, et de la fixer comme il est dit pour les autres.

Après la pose, il faut faire sur toute la toiture une couche de goudron de gaz, ou écaillon qui doit se renouveler pendant les trois premières années. (Le goudron de gaz coûte 10 fr. les 400 kil. à Paris). Avec cet entretien fort simple et peu coûteux, le carton durera indéfiniment.

Les chevrons doivent avoir 6 centimètres sur 8 environ et être placés à 70 cent. de distances; on peut aussi employer des planches fendues sur 3 cent. de large, 6 cent. de haut, placées sur champ et à 33 cent. de distance.

Les voliges doivent avoir 12 millimètres d'épaisseur, doivent être unies et se toucher.

La pente de la toiture doit avoir environ de 10 à 20 centimètres par mètre.

Le dessin placé à la première page représente une toiture en carton bitumé faite avec 4 feuilles larges de 0,80 centimètres chacune, et numérotées 1er, 2e, 3e y 4e, etc.; les lignes blanches en relief, formant la perpendiculaire avec les feuilles, re-

présentent les petites tringles ou liteaux en bois et complètent l'explication du mode à suivre pour s'en servir.

Les prix des cartons pris sur place, à Paris, sont fixés de la manière suivante :

Carton bitumé d'un seul côté, largeur 80 cent. 60 c. le mètre.

des deux côtés, à 75 c.

Le mètre de ce carton pèse à peu près 1 kil. 500 gr.

On se charge aussi d'expédier des tringles ou liteaux à raison de 3 centimes le mètre.

TOUTE DEMANDE DE 30 FRANCS ET VO-DESSOUS, doit être accompagnée de son montant, soit en mandat sur la poste ou en timbres-postes.

HUILE PEYRAT.

Avec cette huile, employée seule à chaud au moyen d'un pinceau, on donne au bois blanc une teinte de vieux chêne, une dureté métallique, une préservation contre la piquette des insectes et une conservation indéfinie. — Prix : huile brute, le kil., 75 c.

PAPIER CHIMIQUE D'HEBERT

Seul admis dans les hôpitaux et hospices civils de Paris, par décision du conseil de cette administration, depuis le 2 mars 1842.

Pharmacie HEBERT, 19, rue de Grenelle-St.-Honoré à PARIS.

Contre les rhumatismes, sciaticques, lumbagos, névralgies, migraines, maux et crampes d'estomac, irritations de poitrine, douleurs musculaires et articulaires, accès de goutte, pyralgies et faiblesses des membres, anévrismes, étouffements, gastrites, glandes, tumeurs serofolieuses, brûlures, plaies, coupures et blessures, cors aux pieds, ails de perdriz, oignons, durillons, etc.

REDOUTER LES CONTREFAÇONS.

NOTA. — Les étuis sont bleu acier, lettres d'or, bouts à étoiles et abeilles d'or, et fermés par une

étiquette à fond rouge, portant les mots : PAPIER CHIMIQUE, PHARMACIE HEBERT, et l'adresse en caractères plus petits. — Prix : 2 et 4 fr. — Dépôt en province, et dans les pays étrangers, chez

tous les principaux pharmaciens.

QUEST-CE QUE LA PRESSE RAGUENEAU.

RUE JOQUELET, 10, A PARIS?



R. C'est une toute petite presse autographique portable, qui fait le tour du monde, que chacun

desire et que beaucoup possèdent.

D. Que peut-on faire avec cette presse? R. On peut imprimer soi-même, partout, même en voyageant, tout ce que l'on veut autant d'exemplaires qu'on veut.

D. Comment s'y prend-on? R. On écrit à la façon ordinaire, sur papier, ce que l'on doit reproduire; on le décale sur la presse, qui la reproduit à 10, 100, 1,000, 10,000 exemplaires et plus.

D. Mais cela doit être difficile; il faut être au courant de la lithographie? R. Du tout; le premier venu qui lit l'instruction jointe à la presse devient son imprimeur en un jour, sans autre apprentissage.

Il trouve étagée dans la boîte ce dont il a besoin, et, de suite, sans caractères d'imprimerie, lettres de lettres, factures, tableaux, états, convocations, faire-part, invitations, affiches, ouvrages, mémoires, menus de dîners, modèles et dessins de machines, plan d'arpentage, affiches, ouvrages, mémoires et copies de pièces, reçus, quittances, etc. Tout cela peut se faire par soi-même, sans indiscrétion, promptement, facilement, économiquement. Le premier écrivain peut écrire l'original.

D. Quand on a fini de tirer, que fait-on de l'impression inutile? R. On passe une éponge dessus, l'impression disparaît, et la planche se trouve, en une minute, en état d'en recevoir une nouvelle; et cela indéfiniment, la presse pouvant durer toute une existence humaine. — Elle a encore l'avantage de servir à copier les lettres par les procédés des autres presses à copier, sur registre ou feuilles volantes. — Le plus petit format à la fois des deux tiers du poids, la forme et la grosseur de l'Annuaire Firmin Didot.

D. Quels sont les prix? R. Les prix, avec tous les accessoires et une instruction claire et précise, le tout contenu dans une jolie boîte à clef, sont, savoir :

18 centimètres sur 26 (in-octavo).	65 fr.	26 centimètres sur 38 (couronne).	110 fr.
22 — — 30 (in-quarto).	75 —	28 — — 42 (écu).	120 —
23 — — 33 (in-quarto).	85 —	32 — — 45 (carre).	135 —
23 — — 36 (in-quarto).	95 —	34 — — 48 (grand raisin).	150 —

PRESSE A COPIER RAGUENEAU

Préférable à toute autre pour prendre à la fois le double de une à dix lettres en une minute.

Prix, avec tous les accessoires, registre, etc., et une jolie boîte à clef, 22 francs.

Envoi contre mandat poste ou à vue sur Paris, sur demande d'affranchie, pour la province et l'étranger.

ETABLISSEMENT THERMAL DE VICHY

Concession du Gouvernement français, loi des 10 et 18 juin 1853.

SEULE à Paris, MAISON des PYRAMIDES, rue St-Honoré, 187 (ancien 295). EAUX MINÉRALES NATURELLES de VICHY

SELS MINÉRAUX NATURELS

DES SOURCES DE VICHY

POUR BOISSON ET BAINS DE VICHY A DOMICILE

PASTILLES DIGESTIVES ET CHOCOLATS AUX SELS MINÉRAUX NATURELS DES EAUX DE VICHY

LES EAUX ET LES BAINS DE VICHY sont employés avec succès contre les affections des voies digestives, tels que : Gastrite, Gastralgie, Gastro-Enterite, etc. Les obstructions du Foie, les Coliques hépatiques, les Engorgements de la Rate et des Organes abdominaux, contre la Gravelle, les Calculs urinaires et le Catarrhe de la Vessie; contre la Goutte, le Diabète, l'Alimentation, la Chloïrose, les Pertes blanches et les Affections du Système lymphatique, etc. — DOSE : une à deux Bouteilles par jour, bues même pendant le Repas, Mélangées au Vin.

Saison de Bains à Vichy : du 15 Mai au 15 Septembre.

Les produits des Sources de Vichy ont été honorés d'une Médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1853.

LA SCIENCE DU BIEN-ÊTRE SOCIAL

PAR L. BIANCHINI

Ministre de l'Intérieur à Naples.

Ouvrage adopté pour texte du cours d'Economie au Lycée belge, précédé d'une Introduction, par un professeur du même Lycée.

QUATRE LIVRES. — Prix 5 FRANCS.

MADRID,	BRUXELLES,	PARIS,	LONDRES,	ITALIE,
L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE,	LIBRAIRIE UNIVERSELLE,	CHEZ DE BORRANI,	WILLIAM ALLAN'S LIBRARY,	SOCIÉTÉ ÉDITEUR DE G. GUIGONE.
Callé del Sordo, 57,	87, Rue de la Madeleine,	9, Rue des Saints-Pères,	43, Paternoster Row,	TURIN, GENES, MILAN.

LE PROGRÈS INTERNATIONAL

JOURNAL EUROPEEN

DE LA FINANCE, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

Ce journal qui paraît à BRUXELLES depuis la fin de 1856, s'est rapidement créé dans la presse périodique un rang exceptionnel. Indépendamment des intéressantes correspondances qu'il reçoit des divers points du globe lorsqu'ils sont le théâtre d'événements politiques ou commerciaux dignes de fixer l'attention du monde financier et industriel, il a su obtenir presque exclusivement la collaboration de l'illustre Directeur du Musée royal de l'industrie Belge, M. YOBARD,

ON S'ABONNE:

A PARIS,

Au bureau, 44, place de la Bourse.

A MADRID,

Au bureau de «l'Independance Espagnole» ou chez Alph. Duran,

A BRUXELLES,

Au bureau, rue Sainte Laurent, 20.

20 fr. par an, pour la BELGIQUE, et 25 fr. par an pour la France, l'Espagne et les autres pays.

Moyennant 2 fr. 50 c. pour ports et emballage, LE PROGRES INTERNATIONAL donne à ses abonnés un

MAGNIFIQUE PRIME, composée de deux superbes volumes in 8° récemment parus, formant l'ouvrage complet de M. YOBARD, LES NOUVELLES INVENTIONS AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES.